

Philippe Meirieu

« Grandir entre deux cultures »

L'aventure ambiguë de Cheik Hamidou Kane



Sans doute est-ce parce que nous découvrons avec un certain effroi la brutalité des ruptures culturelles auxquelles nos enfants ont été soumis que nos récits et « romans de formation » contemporains sont si profondément hantés par les étendues désertiques du « nouveau monde ». Les images les plus banales et les plus éculées de notre imaginaire collectif livrent ici un message au vitriol : une route droite bordée de poteaux téléphoniques que parcourt une camionnette à la recherche d'une station d'essence. Quelques panneaux indicateurs. Un distributeur automatique de boissons fraîches. Les plaisanteries salaces de routiers aux débardeurs maculés de graisse. L'écho hésitant d'un haut-parleur qui laisse échapper quelques bribes d'une musique de supermarché. Quelques vieux pneus oubliés là, laissant entrevoir l'abandon prochain : la civilisation, ici, porte les signes de sa précarité. Installée dans le provisoire, elle préfigure, dès son apparition, sa propre disparition. Sur le parking, l'homme ne construit pas, il « décharge ». Prêt à partir dès le jour de son arrivée, il ne laisse sur place que ses débris. Aucun égard pour celui qui va venir. Quelques traces aléatoires, pas de véritable signe. Rien qui rappelle le passage d'un homme soucieux de transmettre ce qu'il a patiemment élaboré : les mots qui calment l'angoisse, les œuvres qui brisent la solitude, les rites qui apprivoisent les passions, les concepts qui aident à comprendre. Pas le moindre récit qui permettrait d'inscrire les formes du paysage, les caprices du ciel, les

sensations qui assaillent l'homme devant le spectacle d'une nature hostile ou indifférente, dans une trame quelconque. Pas de récit du monde. Pas la moindre évocation d'une histoire qui laisserait entendre qu'on n'est ni le premier ni le seul à affronter ce monde. Ni contes, ni légendes pour donner sens, apprivoiser les choses et le temps, les configurer dans un espace qui laisse place à celui qui raconte et donne une place à celui qui écoute. Nous devons avoir perdu ici quelque chose de ce qui fait le lien entre les générations...

Ainsi avons-nous abandonné, au sein d'un *road movie* interminable, la plupart de nos enfants. Ils errent dans un univers interlope où les ombres qui les environnent ne leur rappellent plus rien. Sans mots pour habiller les choses ou dire ce qui les habite, sans histoire à raconter pour exorciser leurs propres peurs et sublimer leur colère intérieure, ils sont condamnés à réinventer, dans la violence et la souffrance, les formes primitives de l'humain. Difficile apprentissage où nous hésitons - souvent par pudeur, parfois par ce que nous croyons être du « respect » - à leur apporter la moindre assistance. Difficile apprentissage où nous les laissons bien seuls, quitte à nous apitoyer sur leur solitude en un mouvement de l'âme par lequel nous réussissons quand même - en un tour de prestidigitation où nous sommes devenus experts - à jouir de notre propre « malheur ». Difficile apprentissage, enfin, qui fait l'objet de maints et maints récits de notre modernité : errances de toutes sortes, quêtes interminables des origines, innombrables expressions de désarroi, transgressions successives comme pour s'approcher de plus en plus près du lieu improbable où l'on rencontrera, peut-être, un signe de l'humain, une filiation symbolique, une « autorité ».

Car tout se joue sur l'autorité qu'en nos sursauts de résistance jobarde nous confondons malheureusement avec le « pouvoir » ou la « discipline », quand ce n'est pas avec la « sanction ». Mais la véritable autorité, c'est celle qui « autorise » et qui « rend auteur » tout à la fois. Elle autorise parce qu'elle ose interdire, portée par la certitude que les renoncements qu'elle impose permettent d'accéder aux formes les plus élevées de l'humain ; elle autorise parce qu'elle promet, dans l'acte même de l'interdiction, des satisfactions futures et esquisse le dépassement dont elle est porteuse. Elle « rend auteur » aussi parce qu'elle transmet un patrimoine, fait partager un « monde commun », comme dit Hannah Arendt, où la singularité de chacun peut s'exprimer sur ce fonds d'universalité qui confère, à la fois, les moyens de l'expression et la portée de celle-ci... L'autorité, c'est ce qui fait que le petit d'homme renonce à sa toute-puissance, à l'enfermement dans son propre délire, à la fuite dans l'imaginaire individuel et collectif. L'autorité, c'est « l'homme debout » dont parle René Char, celui qui affirme la primauté de l'humain : le sursis à la violence, la médiation nécessaire d'une parole socialisée, l'usage de l'argumentation pour tenter de convaincre sans contraindre, l'expression de soi dans le mouvement vers autrui à travers la création artistique. L'autorité, en un mot, c'est la culture incarnée. Culture dont manque si cruellement nombre de nos enfants abandonnés au bord de la route dans les solitudes désertiques d'une Amérique de pacotille...

Mais, à se focaliser légitimement sur nos enfants en déshérence culturelle, peut-être oublions-nous parfois que certains d'entre eux, loin de manquer d'une « autorité culturelle » de référence, vivent - et, de temps en temps, meurent - d'un excès ou d'un conflit d'autorités ? Peut-être même ne voyons-nous pas que, parfois, ce sont précisément ceux qui souffrent d'un déficit de tutelle éducative authentique qui s'emportent pour des modèles culturels leur fournissant, au moindre coût, une histoire, des certitudes, quand ce n'est pas un groupe d'appartenance qui les absorbe complètement ? La caractéristique de notre modernité, c'est que nos enfants, n'ayant plus de passé, s'y laissent fasciner par des futurs en trompe-l'œil dont les formes les plus diverses pullulent sous nos yeux : sectes millénaristes, intégrismes de tous bords,

clubs d'astrologie, communautés à la religiosité plus ou moins douteuse... clans, bandes et gangs pour les moins chanceux, coteries, comités et chapelles pour les plus favorisés. Là se développent, sur les décombres de notre histoire, des complicités de toutes sortes qui s'inventent des mythologies de circonstance pour justifier les rivalités qu'elles entretiennent entre elles... Que les parents, en un sursaut éducatif, s'efforcent alors de restaurer la filiation défaillante et c'est le conflit. Parfois même l'épreuve de force : après avoir laissé dériver des adolescents, après les avoir livrés pieds et poings liés à des leaders de fortune, des mouvements d'opinion ou des croyances sectaires, les adultes culpabilisés que nous sommes cherchent par tous les moyens à les arracher aux influences qu'ils jugent néfastes et à leur imposer, par la force, ce que l'éducation n'a pas réussi à mettre patiemment en place. Une culture familiale ou scolaire au forceps, qui prétend restaurer « les vraies valeurs », s'oppose ainsi tardivement à une culture sociale, acquise au contact de l'environnement immédiat, et dont il est trop tard pour se défaire. C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans beaucoup de familles et de classes, à l'absence de référent culturel, longuement analysée et dénoncée, se substitue une dualité de cultures souvent génératrice de crises graves quand ce n'est pas de violences paroxystiques.

Pour comprendre ce phénomène et en tirer quelques leçons pédagogiques, il est particulièrement utile de lire les « romans de formation » qui nous viennent d'Afrique. L'un d'eux, *L'aventure ambiguë* de Cheik Hamidou Kane nous présente l'histoire d'un enfant dont nous suivons la formation depuis l'âge de sept ans, dans le pays des Diallobé au Sénégal, jusqu'à sa licence de philosophie à Paris. Là, presque au terme de son parcours, le héros avouera son étrange situation : « *Je ne suis pas un pays des Diallobé distinct, face à un Occident distinct, et appréciant d'une tête froide ce que je puis lui prendre et ce qu'il faut que je lui laisse en contrepartie. Je suis devenu les deux. Il n'y a pas une tête lucide entre deux termes d'un choix. Il y a une nature étrange en détresse de n'être pas deux.* » La détresse n'est pas feinte. Elle se fera souffrance. Avant de devenir sacrifice.

Ainsi Samba Diallo est-il un enfant *peul*, élevé dans la tradition afro musulmane ; son père l'a confié au « Foyer ardent » où « le maître », Thiemo, lui enseigne, sans aucun ménagement, à réciter par cœur les versets du Coran. Mais le chef des Diallobé - conseillé par la Grande Royale, une « mère » emblématique, plus soucieuse du bonheur que du salut du peuple - finit par admettre qu'il faut lutter contre l'Occident avec les armes de l'Occident et, pour cela, s'appropriier sa culture rationnelle et technique. Samba Diallo va donc vivre une série d'arrachements successifs et tenter de survivre en dépit des déchirements qui lui sont imposés. L'ouvrage qui conte cette aventure est d'une infinie sobriété, au plus près de la quotidienneté, des gestes et des regards, des corps et des objets qui jalonnent l'itinéraire du héros. Aucun agrandissement épique. Au contraire, une structure dramatique ramassée, cristalline, où les personnages « secondaires » constituent des archétypes dont les propos et les actes ne viennent jamais empiéter sur l'essentiel, obscurcir la formidable clarté de « l'aventure ambiguë ». Une trajectoire singulière mais exemplaire où se donnent à lire, tressées en un texte superbe, les contradictions d'un être qui tente de grandir entre deux cultures.

Même si Cheik Hamidou Kane écarte de son propos tout manichéisme, même s'il s'efforce, en une tension parfois désespérée, d'entendre en quoi la culture occidentale est aussi, comme la culture traditionnelle africaine, œuvre d'humanité, même s'il ne nourrit aucune rancune ni hostilité à l'égard des Occidentaux qu'il rencontre sur sa route, son histoire n'en reste pas moins marquée par les stigmates de la colonisation : « *Le pays des Diallobé n'était pas le seul qu'une grande clameur eût réveillé un matin. Étrange aube ! Le matin de l'Occident en Afrique noire fut constellé de sourires, de coups de canon et de verroteries brillantes. [...] Certains, comme les*

Diallobé, brandirent leur bouclier. [...] D'autres voulurent palabrer. [...] Le résultat fut le même cependant, partout. Ceux qui avaient combattu et ceux qui s'étaient rendus, ceux qui avaient composé et ceux qui s'étaient obstinés se retrouvèrent le jour venu, recensés, répartis, classés, étiquetés, conscrits, administrés. » Car voilà bien l'obsession de l'homme blanc : qu'il soit guidé par des intérêts économiques, mû par la volonté de convertir autrui à ses propres croyances, animé de la volonté d'instruire ou de guérir, il exerce toujours sa puissance en imposant l'ordre. Là où son regard ne discerne que des hommes agglutinés les uns sur les autres, là où règne, à ses yeux, la confusion des rôles et des fonctions, là où les hiérarchies lui apparaissent tributaires d'un chaos archaïque et où des individus s'obstinent à brouiller les cartes, échappant à toute classification sociale et morale, il arrive en « grand organisateur ». À l'enchevêtrement bigarré de la civilisation africaine, il substitue le rang, le classement rigoureux, la classification ordonnée. Il met chaque chose à sa place en s'assurant qu'il n'y a qu'une place pour chaque chose, et compose ainsi, progressivement, un tableau harmonieux qui « pérennise sa conquête ». « *On commença, dans le continent noir ; à comprendre que la puissance véritable (des Occidentaux) résidait, non point dans les canons du premier matin, mais dans ce qui suivait ces canons. [...] L'école nouvelle participait de la nature du canon et de l'aimant à la fois. [...] Le canon contraint les corps, l'école fascine les âmes.* » C'est ainsi qu'on voit les hommes noirs, d'abord rétifs à l'ordre nouveau, se disposer, conquis, « *le long de lignes de forces invisibles et impérieuses* ».

Le roman tout entier peut donc être compris comme une réflexion sur un conflit entre deux civilisations, deux cultures, deux manières d'inscrire l'homme dans le monde. Cette opposition s'exprime à travers trois thématiques - le travail, la vérité et l'école - donnant lieu, chacune, à plusieurs méditations et dialogues qui ponctuent le texte.

Ainsi, pour l'Occidental, le monde apparaît-il surtout comme un objet à dominer ; son obsession est de « *lier le bois au bois* », de construire, grâce à la technique, des « maisons » de plus en plus grandes et sophistiquées, de dominer la nature par des architectures multiples dont le projet est d'apporter à l'homme toujours plus de plaisir et de confort, toujours plus de sentiment de puissance. L'Africain, lui, cherche d'abord l'harmonie et, s'il accepte la nécessité de travailler pour vivre, voire simplement pour survivre, il refuse l'idée qu'« *en multipliant la richesse, on multiplie la vie* ». Il écarte cette frénésie occidentale qui « *travaille par système* » et il croit qu'il en est du travail comme de la sexualité : « *Tous deux visent à la perpétuation de l'espèce. Mais tous deux peuvent avoir leur perversion* ». Chaque fois que la mécanique s'emballa et que l'homme perd le contrôle de sa propre histoire. Ainsi, le père de Samba Diallo explique-t-il qu'en Occident « *la vie et le travail ne sont plus commensurables* » : jadis le travail d'un homme nourrissait cet homme et sa famille ; aujourd'hui le travail s'est développé comme une excroissance monstrueuse qui finit par n'avoir plus aucun rapport avec la vie des hommes. Les hommes ont tellement cru au travail que le travail s'est émancipé des hommes et « fonctionne » maintenant sans eux. Ce pourrait être leur ultime chance : ils pourraient enfin « *décider une trêve, au nom de leur salut* ». Mais ils semblent avoir perdu cette « *vertu de disponibilité* », cette capacité d'écoute, d'accueil et d'émerveillement, cette force intérieure qui leur permettrait de résister à ce que Pascal - le penseur occidental que Samba Diallo, devenu étudiant en philosophie, citera à plusieurs reprises - nommait déjà « le divertissement ».

« *Le chaos obscène est dans le monde et nous défie* » explique un pauvre fou revenu de France au « maître » de l'école coranique : « *Là, devant moi, parmi une agglomération habitée, sur de grandes longueurs, il m'était donné de contempler une étendue parfaitement inhumaine, vide d'hommes.* » Un monde « vide d'hommes » : telle est la véritable, la seule obscénité. Le secret des âmes est oublié. Les machines et les corps, les corps devenus machines, ont envahi l'univers, définitivement englué dans « *la substance* ».

Ainsi, explique le Chevalier à son fils, Samba Diallo, « *ils sont tellement fascinés par le rendement de l'outil qu'ils en ont perdu l'immensité infinie du chantier. Ils ne voient pas que la vérité qu'ils découvrent chaque jour est chaque jour plus étriquée...* » C'est que les Occidentaux croient à l'histoire : ils imaginent qu'ils progressent et que chacun d'entre eux apporte sa pierre à l'œuvre collective qu'ils érigent ensemble à la gloire de l'humanité. Au pays des Diallobé, on sait, au contraire, que chaque homme, depuis toujours, est confronté au même mystère et qu'il ne peut espérer l'élucider en accumulant des « *vérités partielles* ». L'ordre de l'histoire n'est pas celui de la vérité et c'est pourquoi « *la vérité se place à la fin de l'histoire* ». « *Notre monde est celui qui croit à la fin du monde* » dit l'Africain ; et seule cette conviction permet d'éprouver ce sentiment de crainte et d'exaltation, tout à la fois, devant chaque événement qui met l'homme en question. La certitude occidentale de pouvoir venir à bout de tout ce qui résiste à son intelligence anesthésie, elle, l'imaginaire, affadit l'univers, tue les questions fondatrices. Convaincu que tout trouvera toujours sa solution, l'homme occidental meurt de ne plus éprouver ces émotions vives qui le placent au bord du gouffre et, par leur intensité, le restituent au cœur du monde... Un jour, le Chevalier aperçoit son compagnon de travail, Paul Lacroix, contempler un coucher de soleil. Il devine que Lacroix est fasciné par ce tableau et qu'il entrevoit, fugacement, ce qui pourrait bien être une sorte de fin du monde. Mais Lacroix se ressaisit vite. Le Chevalier lui explique alors : « *Je vous souhaite du fond du cœur de retrouver le sens de l'angoisse devant le soleil qui meurt. Je le souhaite à l'Occident, ardemment. Quand le soleil meurt, aucune certitude scientifique ne doit empêcher qu'on le pleure, aucune évidence rationnelle, qu'on se demande s'il renaîtra. Vous vous mourez lentement sous le poids de l'évidence. Je vous souhaite cette angoisse. Comme une résurrection.*

- À quoi naîtrions-nous ?

- À une vérité profonde. Votre science est le triomphe de l'évidence, une prolifération de la surface. Elle fait de vous les maîtres de l'extérieur, mais, en même temps, elle vous y exile, de plus en plus. »

Et c'est évidemment dans ce cadre que se pose la question spécifique de l'école. Le jeune Samba Diallo fréquente d'abord l'école coranique. Il y souffre de terribles châtements corporels, mais y éprouve une fascination profonde pour Thierno, le « maître », dont le rayonnement est immense. Un rayonnement étrange en réalité, sombre mais terriblement attractif. Une bouche d'ombre en quelque sorte, dont le souvenir le hantera toujours. On ne sait si Samba est heureux au « Foyer ardent ». À plusieurs reprises, il évoquera cette période de son enfance, pleurant parfois de longues heures sur la perte du « maître », essayant de comprendre quelles raisons impérieuses le retiennent ainsi attaché, en dépit des sévices qu'il a subis, à cet homme mystérieux. Samba quittera le « Foyer ardent » après que les villageois l'aient trouvé une nuit, délirant, errant dans le cimetière et se couchant dans la tombe d'une vieille femme. La Grande Royale verra là le signe d'une douloureuse exigence : « *Je n'aime pas l'école étrangère. Je la déteste. Mon avis est qu'il faut y envoyer nos enfants cependant. [...] Ce que je propose, c'est que nous acceptions de mourir en nos enfants et que les étrangers prennent en eux toute la place que nous aurons laissée libre.* » Puisque l'Afrique n'est pas assez forte pour résister à l'attraction des Occidentaux, puisque les enfants d'Afrique s'abîment dans des traditions qui les condamnent à la marginalité et au malheur, puisque leurs enfants sont ce que les Africains ont de plus précieux et puisqu'il serait terriblement égoïste de leur imposer un modèle culturel en voie d'extinction, il ne faut pas hésiter : « *L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin, à juste titre. Peut-être notre souvenir lui-même mourra-t-il en eux. [...] Mais, gens de Diallobé, souvenez-vous de nos champs quand approche la saison des pluies. Nous aimons bien nos champs, mais que faisons-nous alors ? Nous y mettons le fer et le*

feu, nous les tuons. »

Une fois à « l'école nouvelle », Samba gardera longtemps le silence. Il exécutera les ordres de Thiemo en récitant à ses parents, toute une nuit durant, le Coran. Comme pour « marquer un terme », dit-il : « *Longtemps, dans la nuit, sa voix fut celle des fantômes aphones de ses ancêtres qu'il avait suscités. Avec eux, il pleura leur mort ; mais aussi, longuement, ils chantèrent sa naissance.* » Le livre ne dit pas si Samba fut un bon élève de « l'école nouvelle ». Mais on imagine volontiers qu'il y devint particulièrement brillant. Au point qu'on l'envoie à Paris où le lecteur le retrouve dans la deuxième partie de l'ouvrage.

Parti convaincu qu' « *il n'y a pas antagonisme entre l'ordre de la foi et l'ordre du travail, que la mort de Dieu n'est pas une condition à la survie de l'homme* », Samba Diallo va découvrir très vite qu'il « *a choisi l'itinéraire le plus susceptible de le perdre* ». C'est que l'Occident, loin de favoriser le métissage culturel, place à chaque instant l'étranger en situation de choisir, et donc de trahir. Les rêveries utopiques d'une alliance harmonieuse s'évanouissent vite au contact du quotidien. Les gestes les plus simples, les coutumes alimentaires, la manière de poser son regard, d'aller à la rencontre de l'autre... tout cela ramène l'étranger à la dure réalité : « *Celui qui n'est pas avec nous est contre nous* ». Nul racisme, le plus souvent. Mais la banale habitude de considérer nos manières d'agir comme « naturelles » et d'attendre de celui qui vient qu'il s'y conforme docilement.

L'assimilation n'est pas une hypothèse, c'est une condition de survie. Pour qui veut manger, dormir sous un toit, entretenir quelques relations avec ceux qui l'accueillent, c'est un renoncement de tous les instants. Souvent indolore sur le moment. Insignifiant même. Une simple petite rectification de la manière de tendre la main, de hocher la tête, de regarder le ciel et de marcher dans la rue, de considérer le temps et d'occuper l'espace. Une infinité de petites concessions. « *L'Occident s'immisce doucement* », explique Samba Diallo. La culture avec laquelle on était venu, dans laquelle une personnalité que l'on croyait solide avait été forgée, se réduit vite à un souvenir d'enfance, à l'image d'un monde perdu que les petites métamorphoses successives rendent à jamais inaccessible. Le monde occidental n'apparaît pas, pour autant, plus authentique... mais, déchiré, l'étranger est irrémédiablement coupé du « monde originel » : « *Ce décor, c'est du faux ! Derrière, il y a mille fois plus beau, mille fois plus vrai. Mais je ne retrouve plus le chemin de ce monde.* »

Samba Diallo sera rappelé au pays des Diallobé. Son père, en une lettre où il dénonce la séduction de l'Occident et exige son retour à la foi traditionnelle, ne lui laisse guère le choix : « *N'as-tu pas songé qu'il se puisse que le traître, ce fût toi ?* » Traître, peut-être pas. Mais exilé à jamais de lui-même et de ses origines, sans aucun doute.

Au pays, le « maître » est mort. Le fou, au nom de tout le village, demande à Samba de le remplacer et de devenir le maître du « Foyer ardent ». Quoi de plus naturel que le disciple le plus choyé assume la succession ? Mais Samba n'est plus vraiment de ce monde-là. Peut-être, si le « maître » était encore vivant, ses lèvres parviendraient-elles à réciter les versets du Coran ? Si le « maître » lui disait ce qu'il faut croire, peut-être serait-il prêt à mobiliser toutes ses forces pour faire resurgir en lui les anciennes croyances ? Mais c'est trop tard. Le fou le conduit à la mosquée et lui demande de prier. Samba refuse. Plusieurs fois. violemment :

« - *Promets-moi que tu prieras demain, demande le fou.*

- *Non... Je n'accepte pas...*

Sans y prendre garde, il avait prononcé ces mots à haute voix.

C'est alors que le fou brandit son arme, et soudain, tout devint obscur autour de

Samba Diallo. »

On ne sait si la voix qui, doucement, se penche vers Samba après sa mort parviendra à lui faire retrouver la paix. Mais on voit bien à quel point « l'aventure ambiguë » qu'il a vécue est exemplaire aujourd'hui pour nous.

Ainsi, dans leur ouvrage *Immigration et intégration*, Jean-Pierre Obin et Annette Obin-Coulon opposent « culture d'imprégnation » et « culture d'acquisition ». Certes, on peut discuter la pertinence de ces expressions et leur préférer, par exemple, « culture de filiation » et « culture d'institution » ou encore « culture vernaculaire » et « culture formelle »... mais l'essentiel reste ici la possibilité de penser un phénomène éducatif majeur : de nombreux enfants et adolescents vivent aujourd'hui entre deux mondes sans appartenir vraiment à aucun, « dans une nature étrange en détresse de n'être pas deux », et souffrant de n'être pas « un ». Certains, comme Samba Diallo, ont hérité d'une culture traditionnelle à forte densité historique ou religieuse, avec laquelle ils entretiennent d'étranges rapports de fascination et de rejet, mais qui les a irréductiblement marqués. D'autres vivent dans un univers familial et social qui leur a communiqué des habitudes, des comportements, des valeurs hétéroclites, sans véritable cohérence culturelle, mais qui constituent, par le jeu d'une série de mimétismes et d'intimidations, leur seule référence identitaire. Les uns et les autres se trouvent confrontés à une culture scolaire qui leur apparaît radicalement étrangère et à laquelle on leur demande pourtant d'adhérer. Pas facile ! On connaît ou on imagine les quolibets qui fusent dans une classe « sensible » chaque fois qu'un professeur obtient d'un élève un signe d'allégeance à la culture scolaire. On suppose le déchirement d'un élève poussé par ses parents, simultanément, à la réussite et à la trahison. On mesure le poids des pressions internes et externes que subissent ceux qui choisissent la fidélité à leur histoire. On sait la mauvaise conscience de ceux qui ont définitivement abandonné leur « culture d'imprégnation » pour adopter les rites constitutifs de la « culture d'acquisition ». On voit aussi l'importance des débats pédagogiques entre, d'un côté, ceux et celles qui défendent la nécessité d'enraciner les acquisitions scolaires dans la culture d'origine des enfants et, de l'autre côté, ceux et celles qui prônent la vertu de l'arrachement et la critique systématique de toute forme d'adhésion culturelle pour accéder, au bout du chemin, à l'universel abstrait.

L'itinéraire de Samba Diallo pourrait accréditer l'idée qu'il s'agit bien là d'une impasse et que toute tentative de « conciliation » est condamnée à l'échec. Mais l'auteur dément ici la leçon de son héros. Le livre de Cheik Hamidou Kane est, lui-même, une de ces œuvres qui dépasse l'opposition qu'elle décrit. D'une part, parce que les deux cultures qui s'y affrontent résonnent en nous comme les deux faces indissociables de notre propre humanité. D'autre part, parce qu'il décrit un processus d'acculturation qui est, de toute façon, présent dans toute entreprise éducative. Et, enfin, parce qu'il nous enseigne, dans le geste même qu'il effectue et la parole qu'il nous offre, la seule voie pour échapper à l'alternative entre « culture d'imprégnation » et « culture de transmission » : la « culture de création ».

Certes, il serait trop facile d'affirmer maintenant, *in extremis*, qu'entre la culture occidentale et la culture africaine, l'opposition n'est pas aussi importante que nous l'avons décrite. Elle est radicale et irréductible. Mais peut-être avons-nous besoin, les uns et les autres, du contrepoison que constitue cette altérité ? Le malheur pourrait alors résider dans l'incapacité d'un être ou d'une collectivité à concevoir qu'on puisse habiter le monde autrement qu'eux. Nous nous condamnerions en nous enfermant dans la seule dimension que notre univers d'appartenance a décidé de privilégier. L'échec de Samba Diallo ne serait pas ainsi la conséquence d'une dualité culturelle qu'il aurait sans doute pu, à l'image de Cheik Hamidou Kane lui-même, finir par assumer ; mais cet

échec serait, tout au contraire, la conséquence de l'intransigeance butée d'un dangereux fanatique, son assassin. À moins que l'essentiel n'ait été dit plus tôt, à Paris, quand Samba Diallo constatait avec inquiétude : « *Si nous n'éveillons pas l'Occident à la différence qui nous sépare de la chose, nous ne vaudrons pas plus qu'elle, et ne la maîtriserons jamais. Et notre échec serait la fin du dernier humain sur cette terre.* » Car il aurait fallu sans doute, pour éviter l'enfermement mortifère, que le fou accepte que Samba use de sa liberté et refuse de prier. Comme il faut aussi que l'Occident accepte qu'on le rappelle à l'ordre de l'humain quand il succombe à l'exaltation aveugle de « la substance ».

Ainsi seulement peut s'opérer un phénomène d'acculturation réciproque qui n'est ni assujettissement, ni renonciation, mais simple réserve : l'homme suspend le pas. Il s'arrête. Il refuse d'être réduit à la normalité culturelle, d'être nié en tant que sujet. Il prend simplement la distance d'une pensée libre à l'égard d'un passé, d'une tradition, d'un environnement que, par ailleurs, il refuse de trahir et dans lequel il veut pouvoir continuer à se reconnaître. Ici réside, en un écart à peine perceptible, l'enjeu de toute éducation. Bien sûr, nous préférions, en nos emportements plus ou moins généreux ou nos colères plus ou moins saintes, « rabattre » en quelque sorte un être tout entier sur une culture pour le « civiliser » complètement, substituer définitivement en lui, par une miraculeuse métamorphose, la « culture de transmission », toute de lumière et de rationalité, à une « culture d'imprégnation », obscure et archaïque. Mais la chose est impossible, terriblement dangereuse même. Cette éducation-là n'est, pour plagier Clausewitz, que « *la continuation de la guerre par d'autres moyens* », une colonisation de l'intérieur en quelque sorte. La véritable éducation s'intéresse, elle, à quelque chose d'infiniment plus modeste et plus ambitieux à la fois : la possibilité offerte à un être de « différer » des attentes de son entourage, de poser un geste imprévu, d'oser une parole qui lui soit propre, de refuser d'appartenir une bonne fois pour toutes à un groupe qui lui dicte en chaque circonstance ses moindres faits et gestes. Et cela est bien affaire de pédagogie : affaire de dispositifs et de projets multiples, de rôles offerts à la découverte et à l'investissement de tous, d'imagination et d'inventivité de l'éducateur... Ouvrir l'horizon, multiplier les occasions, accompagner l'effort de chacun pour accéder à cette chose si difficile : reconnaître, dans un autre univers culturel que celui dans lequel on a grandi et auquel on est légitimement attaché, une valeur, un geste, une phrase qui nous aident aussi à grandir et que l'on peut, aux yeux de tous, revendiquer comme tels...

Autant dire que si la culture scolaire et la pédagogie qui l'accompagne ne sont pas capables d'incarner ce possible, elles creuseront inéluctablement le fossé entre culture vernaculaire et culture formelle. La guerre de tranchées qui s'est déjà installée dans de nombreuses classes risque ainsi de dégénérer jusqu'à faire douter de l'utilité même de l'institution scolaire.

Car Durkheim, en sociologue orthodoxe, n'a pas vraiment compris la spécificité de la pédagogie. Il expliquait, on s'en souvient, que « *l'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale, afin de susciter et développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui et la société politique dans son ensemble et le milieu auquel il est particulièrement destiné.* » Rien de moins. Rien de plus. La « reproduction » que dénonceront plus tard d'autres sociologues célèbres, Bourdieu et Passeron. Aucun écart n'est toléré. Aucune différence n'est suscitée. C'est l'incorporation, à tous les sens du mot. En termes politiques, c'est la machine de guerre de Jules Ferry : la « culture d'acquisition », nationale et locale tout à la fois, formant simultanément le soldat de la France et l'ouvrier de la manufacture patronale, contre la « culture d'imprégnation », faite de patois, de superstitions et d'appartenances corporatistes. Terriblement efficace. Mais terriblement obsolète dès

lors qu'il n'y a plus guère de boucs émissaires derrière qui se réconcilier et que le doute s'installe sur la légitimité universelle de la culture d'acquisition. Nous voilà aujourd'hui assignés à la modestie. Belle revanche pour la pédagogie : chercher au quotidien dans les classes comment, au-delà de leurs différences, les cultures répondent, chacune dans leur langue, aux mêmes questions fondatrices des hommes. Oser parler ces questions. Oser créer, inventer, imaginer à partir d'elles. Porter, dans chacune des actions proposées, l'exigence de qualité qui est aussi la garantie que le plus grand nombre d'humains puissent trouver un écho dans ce que l'on dit. Avancer doucement vers un universel qui ne rase pas tout sur son passage mais se construit lentement dans le travail commun.

Les choses vont vite. Nos enfants, élevés il y a encore quelques années dans une relative homogénéité culturelle, sont aujourd'hui, comme Samba Diallo, des êtres hybrides. Nous ne parviendrons probablement pas à leur donner une identité culturelle homogène. Mais il suffit d'un « instant », comme le rappelle Cheik Hamidou Kane, pour « *sentir les pulsations de sa pensée* », un instant pour entendre les pulsations de l'autre s'accorder à sa propre intelligence et, sans renoncer à ses appartenances, prendre la mesure de notre commune appartenance. Le reste - et, en particulier, toutes les conditions de notre « vivre ensemble » - ne viendra pas de surcroît. Mais sans cela, rien du reste n'advientra.